

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 JUILLET 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Courrier de Paris, par Jean Rival.—Causerie : Pour les jeunes, par Pedro.—Caractère du "Monde Illustré," par Jules Saint-Elme.—Nos gravures, par J. St-E.—Les femmes.—Poésie : La douce mère, par Miss E. Ehrstone.—Nouvelle Canadienne : une mauvaise prise, par Régis Roy.—A propos de la statue de Jacques-Cartier.—Aux pieds de N.-D. de Bonsecours, par Pat-Riott.—Notes et impressions—Plus malin que Satan.—Proverbes étrangers.—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Le coin des enfants : La pomme.—Insomnie.—Choses et autres.—Carnet de la cuisinière.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile, par V. Vattier d'Ambroyse ; Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot.—Jeux d'esprit : Enigme ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Le doux été.—L'Exposition Colombienne : La grande roue Ferris ; 200 pieds de diamètre ; portant 36 chars à 40 sièges par char.—Montréal : Un détachement des Zouaves pontificaux canadiens aux fêtes de la Saint-Jean-Baptiste.—Lachine : Une résidence d'été, sur le chemin Saint-Pierre.—Montréal : Le dôme de N.-D. de Bonsecours.—Portraits : M. T. Aquin ; M. J. Giroux.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

COURRIER DE PARIS



L s'est ouvert récemment, dans une des galeries de tableaux les plus connues et les plus fréquentées de Paris, une exposition fort intéressante pour tous ceux qui suivent de près ou de loin le mouvement littéraire en France, quand même ils habitent de l'autre côté de l'Océan ! Cela s'appelle "l'Exposition de portraits des écrivains et des journalistes du siècle." Le titre est un peu long, mais il a le mérite

de dire clairement de quoi il s'agit.

C'est à l'Association des journalistes parisiens que revient l'honneur d'avoir organisé cette exposition. L'idée était neuve et originale : jamais on n'avait eu l'occasion de voir réunies toutes les célébrités de la plume.

Le projet, dès le début, a souri à tout le monde. L'association, d'autant plus puissante que ses membres appartiennent à tous les grands journaux, sans distinction d'opinions, a fait appel à toutes les sympathies, à toutes les bonnes volontés, et a su réunir en quelques semaines un millier de toiles, de dessins, d'aquarelles, de caricatures aussi, et de beaux bustes de plâtre ou de bronze, que leurs propriétaires—musées ou particuliers—ont prêtés avec le plus louable empressement.

Les portraits les plus anciens datent de la fin du siècle dernier. Les plus récents datent d'hier à peine. Beaucoup sont signés par nos peintres et nos sculpteurs les plus fameux.

L'exposition, qui comprend trois salles et une longue galerie, est divisée, autant que possible, par

époques, et il est très curieux de suivre l'évolution, non-seulement du costume, mais même de la physiologie.

Comment s'expliquer cela, en effet ? Il est certain que l'aspect général des visages, que les traits eux-mêmes et l'expression varient selon les époques. A quoi cela tient-il ? C'est là un bizarre problème dont je laisse de plus compétents chercher la solution. Je me borne à constater la vigueur, la robustesse, l'air de bonne santé des gens du XVIIIe siècle et du XIXe.

Puis vient 1830 avec ses figures fines, distinguées, d'une noblesse un peu prétentieuse, dont un fort beau portrait de Chateaubriand offre, en quelque sorte, la quintessence. Oh ! ces romantiques, comme ils paraissent éthérés et détachés de notre humble planète ! Ne dirait-on pas qu'ils planent tous en plein ciel ? Nos préoccupations terrestres et nos petites misères leur semblent assurément chose bien vile et bien méprisable.

A mesure qu'on se rapproche de nos jours, l'aspect se modifie, passe par le "bourgeoisisme" légèrement pruhommesque du temps de Louis-Philippe, pour arriver enfin... à nous. Que dois-je vous dire de plus, et comment juger notre fin de siècle ? On voit mal un tableau, quand on est trop près. Et puis, voulez-vous que je vous fasse une confidence ? Eh bien, j'aime, l'époque où je vis, je l'aime... jusque dans ses verrues, comme disait cet autre en parlant de Paris. Alors, vous comprenez que je considère l'image de mes contemporains d'un œil plutôt indulgent. Il y en a—oh ! c'est incontestable—il y en a que je vois tels qu'ils sont, laids, communs, tout ce que vous voudrez. Mais je leur trouve, en général, quelque chose d'intéressant, de sympathique, disons le mot, quelque chose de plus humain qu'à tous ces morts d'il y a trente ou cinquante ans. Peut-être est-ce parce que je me reflète moi-même en eux, que leurs caractères, leurs sentiments, leurs passions, leurs soucis ressemblent aux miens...

Entendons nous, je ne prétends en aucune façon comparer mon humble personne à ces illustres ; je ne parle des écrivains ni des artistes, je parle des hommes et des femmes, et je devine que, par cela seul qu'ils sont du même temps que moi, ils doivent penser, sentir, souffrir de la même manière que moi. Il n'y a point là de vanité, mais affinité d'esprit, parce que relative similitude d'âge.

Un autre plaisir encore que l'on éprouve à cette exposition, c'est d'y voir, presque vivantes, les figures de nos auteurs favoris. Il est vrai que nous autres Parisiens, nous sommes un peu blasés là-dessus. Les photographies d'hommes célèbres courent les rues, s'étalent à toutes les devantures des marchands d'estampes, et même des vulgaires papetiers. Mais il en reste toujours que l'on ne connaît point, et puis de les voir là, tous réunis, c'est charmant.

Et quelle réunion ! quelques noms, cités au hasard, suffiront à donner une idée du régal des yeux et de l'esprit qui nous est offert.

Voici un admirable portrait de Victor Hugo, un superbe buste d'Edmond de Goncourt. Ailleurs c'est Lamartine, Alfred de Musset, Mme de Staël, l'exquise Mme de Girardin, la bizarre George Sand, la spirituelle et gracieuse Gyp (comtesse de Martel). Dans une autre salle, vous trouvez Alexandre Dumas, Legouvé, Pailleron, Ed. Drumont, Alphonse Daudet, Emile Zola, de fort curieux portraits de Balzac, et du même un puissant buste de marbre. D'autres bustes encore : Francisque Sarcey, le critique universellement connu ; Aurélien Scholl, l'étincelant chroniqueur ; Ludovic Halévy, auteur de l'Abbé Constantin ; Scribe, le fameux dramaturge ; Henry Rochefort, le célèbre polémiste. Je ne cite que les grands noms, les illustrations de premier plan.

Mais combien j'en pourrais nommer, qui brillent à un rang plus modeste, et n'en sont pas moins aimés du public. Vous avez lu quelque roman exquis, vous vous êtes laissé prendre en charme de quelques vers charmants. Leur auteur est jeune encore, n'a point acquis de grande renommée, ses traits n'ont pas été vulgarisés par l'objectif. Quelle délicate surprise quand vous découvrez soudain à l'exposition le portrait de l'écrivain aimé, et comme vous vous précipitez pour voir s'il répond à ce que

vous aviez rêvé. C'est presque aussi agréable que si vous l'aviez vu lui-même.

Eh bien, ces jouissances-là, vous les trouvez à chaque pas en cette exposition si réussie. Et l'on prend, à la visiter, une singulière estime, vous pouvez m'en croire, pour le cher pays de France qui a pu, en un siècle seulement, produire une telle pléiade d'écrivains parmi lesquels brillent, comme de nombreuses étoiles, les grands noms dont j'ai cité quelques-uns.

Jean Rival



POUR LES JEUNES

Il fait bien chaud, n'est-ce pas, amis lecteurs ? Vous allez me trouver bien courageux d'écrire par une température pareille ; mais n'allez pas m'en féliciter avant de savoir que, si je prends cette détermination, c'est pour être plus certain d'être accueilli au MONDE ILLUSTRÉ.

C'est que, par le temps qui court, nos chroniqueurs à la mode,—ceux qui ont une renommée et signent leur nom en toutes lettres,—sont sans doute à la campagne, aux eaux, voire même à l'Exposition de Chicago.

Pour quelques semaines au moins, ils ne pourront pas enrichir de leur contribution les colonnes de notre journal ; c'est donc à nous, les jeunes, les ignorés, à demander l'espace libre et à le remplir le plus agréablement possible. Et quand les déserteurs reviendront à leur domicile, ils voudront voir comment ils ont été remplacés ; ils briseront l'enveloppe des journaux qui se seront accumulés sur la table de leur bibliothèque, et, en nous lisant, ils auront sans doute un demi sourire exprimant beaucoup de pitié et un peu de dédain peut-être... Mais nous nous en vengerons de suite en leur disant qu'au moins nous avons été braves, puisque nous n'avons pas craint leur critique.

Et puis, quelques-uns d'entre eux peut-être nous rendront justice, ils se souviendront qu'eux-mêmes ont commencé comme nous, incertains de l'accueil qui leur serait fait et choisissant le temps où la matière se faisait plus rare au bureau de leur journal favori.

* *

Voilà le beau temps
Soyez-en sûrs
Voilà le beau temps
Pourvu qu'il dure
Voilà le beau temps
Pour les jeunes gens

Pardon, c'est le refrain d'une vieille chanson "La bonne femme aux prunes." Pas trop bonne, en somme, la chanson, mais le refrain était digne d'un meilleur sort ; de ce temps-ci, je le chante à tous les écoliers de ma connaissance que je rencontre. En effet, les collègues viennent d'ouvrir leurs portes toutes grandes pour faire sortir toute une nuée de jeunesse, et je crois qu'on est au temps où notre Canada compte le plus d'heureux dans ses limites.

* *

Mercredi, le 21 juin, il m'était donné ainsi qu'à un grand nombre d'autres personnes, d'assister à une magnifique soirée dramatique et musicale au Séminaire de St Hyacinthe. La pièce choisie était du Rév. P. Longhaye S. J. Cette tragédie en vers, d'une déclamation difficile, fut cependant très bien rendue et j'en fais mon humble compliment à qui de droit.

Deux ou trois jeunes acteurs surtout se sont distingués. M. E. Darche, dans le rôle de "Comte Mokranowski," a maintes fois été applaudi. Ou je